



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Chapeau en pou de soie, des magasins de Mme Arundel, rue de Ménars, n. 8. Robe d'étoffe salambri, des magasins de M. Delisle, rue de Choiseul. Canezou en mousseline brodée, des magasins de la Belle Anglaise, rue de la Paix, n. 20.*

### MODES.

L'exposition a été une riche exploitation pour les observateurs de tous genres et pour ceux qui suivent avec intérêt les progrès des mœurs et des choses. Les journaux y ont recueilli la source d'articles qu'ils façonnaient selon la manière appropriée à leur couleur, à leur esprit, en les plaçant dans des cadres plus ou moins ingénieux. Nous rendrons compte ici de tout ce qui appartient aux modes du tems. C'est reproduire les costumes de nos jours, et nulle esquisse ne peut mieux convenir à une feuille spécialement consacrée aux nouveautés de notre époque.

Entrons dans ce pavillon n<sup>o</sup> 3. Là est l'industrie féminine, là sont nos *schalls* français rivaux de l'Inde; comme nouveautés que nous approuverons, ce sont de hautes aiguilles au lieu de palmes, et des *schalls* carrés fond vert anglais, franc et pur, à rosaces jointes par des palmes étroites. Mais nous n'en devons pas dire autant d'un travail qui imite à s'y méprendre les tibets imprimés. Un de ces *schalls*, vert, et une écharpe orange, peuvent être fort jolis, mais offrent trop de rapport avec les impressions pour être de bon goût. Terminons par les *schalls indous*, nouveau mélange de laine et cachemire; de beaux dessins, de belles nuances brillantes et douces, de l'éclat, un prix peu élevé qui se compense par une courte



durée ; à tout prendre , ces nouveaux cachemires sont de jolies fantaisies comme schalls carrés négligés.

Les étoffes de soie sont à peu près ce que nous connaissons déjà : en foulards nous trouvons la variété dans les dessins ; des gros grains , épais comme le brocard , sont imprimés à fleurs semées ; les satins peints et brochés sont nos anciennes admirations de l'hiver. Quelques fantaisies nous restent cependant en souvenir parmi les nouveautés : ce sont deux tissus différens , gaze et taffetas , brochés ensemble par un même travail , de manière à ne former qu'une seule étoffe. Le velours *moyen-âge* , fond satin très fort à dessins veloutés , et fleurs damas de couleur , nuances vives et variées. Cette étoffe est sans contredit une des plus belles de l'exposition , en raison de ces divers genres réunis. A côté , nous remarquons des schalls en satin à fleurs damassées , et palmescachemire même travail , que nous devons citer comme une des plus merveilleuses et des plus riches fantaisies.

Passons aux *mousselines de soie* d'une transparence vaporeuse. Quelques-unes aux dessins rose pâle ou bleu céleste sont réellement indécises , et doivent draper autour de la taille avec une légèreté toute gracieuse ; d'autres , aussi fines et plus prononcées , ont des dessins de fleurs chinoises ou des colonnes cachemire ; d'autres enfin , à fleurs satinées mêlées d'or ou d'argent , parmi lesquelles nous avons distingué un chaînon d'or retenu de distance en distance par une pierre de couleur , parfaitement imité , et un léger travail sur un fond marron.

Les *organdis* rayés n'ont de nouveau que le plus ou moins de largeur dans les raies , depuis une ligne jusqu'à un ponce ; les percales damassées ne peuvent se désigner ; nous ne nous arrêterons qu'à un semé de losanges mats sur un fond très clair , et une charmante nouveauté de demi-toilette , organdi extrêmement fin semé de pois brochés en laine de couleur ,

quelquefois deux nuances seulement , ou bien plusieurs nuances mêlées.

Les *jaconas* , les *percales* , les *indiennes* , se retrouvent dans nos magasins fréquentés. Il faut mentionner cependant les *imprimés sur soie* , couleurs vives et éclatantes ; les *jaconas valenciennes* , dentelle sur fond de couleur , et les imprimés à dessins blancs , imitant tout-à-fait la *gravure en taille-douce*. Pour meubles , il y a des bouquets en noir sur fond blanc terni , qui ressemblent parfaitement à une lithographie sur papier de Chine.

Des *robes en tibet* , désignées sous le nom de *robes Dubarry* , sont d'une seule largeur , sans couture. La jupe , fond de couleur à ramages , figure une robe ouverte par devant , se détachant , bordée d'une dentelle noire , sur un jupon de dessous , blanc. A quelques pas cette combinaison offre bien l'aspect que l'on veut produire , mais ces robes manquent de goût.

On s'arrête long-tems devant les *guingamps écossais* ; sur un fond de couleur tendre se dessine un carreau blanc , avec une fleur ; un carreau léger à lignes étroites , un de palmes blanches se mêlent à des branches de feuillage ; puis des damiers tissés blanc et couleur. Leguingamp , étoffe rejetée , a été décidément revu avec plaisir : au moment des grandes chaleurs c'est un tissu si frais , si léger ! Nous le retrouverons en faveur cet été , en jolis peignoirs élégans pour des courses du matin.

Il faut admirer des *bas en fil d'Écosse* si merveilleusement fins qu'on les croirait à peine capables de cacher le pied , mais que faut-il dire des *bas de soie* , aussi fins , dont le dessus est *en blonde* ? Si cette innovation devient une mode , nous l'approuverons ; si le bon goût la consacre , nous l'accepterons , car un pied couvert de blonde serait charmant dans un petit soulier de satin. Jusque-là , nous attendrons.

Les *blondes* sont à dessins légers , et pour la plupart à bordures larges mailles.



Ces bords, différens du fond, sont d'un effet heureux et riche, particulièrement pour les demi-voiles, dont le bas doit toujours être peu chargé.

Les *dentelles* aussi sont belles en travail, à dessins délicats. Une robe en point à l'aiguille, dont nous louerons l'exécution, tout en la blâmant comme *mode*, est fixée au prix de 8,000 francs. C'est une belle œuvre d'art, mais elle est trop chargée dans le plain; ses volans doubles sont lourds; elle manque d'élégance.

Des *rubans* ont paru dans nos magasins privilégiés avant de se montrer à l'examen général. Rien de plus beau que les fleurs chinées, les gazes brochées, et même les poux de soie imprimés à fleurs vives sans envers.

Les *tulles brochés* sont de bonnes imitations des tulles brodés: nous désignons un tulle gris, à raies égales de tulle uni à petites colonnes brochées, charmant pour des robes demi-toilette.

Nous devons parler de magnifiques broderies en coton sur mousseline, des robes à colonnes pyramidales, se rejetant au-dessous de l'ourlet en rameaux; des bouquets montans comme une palme, et toujours des broderies mates, où dominent les racines, les feuilles ondulées, les masses de pois, les amandes fendues. Une jolie robe est à colonnes légères terminées par un haut volant froncé, brodé dans toute sa hauteur, et garni d'une dentelle. Au bord de la jupe et au bord des volans, près de la dentelle, est une large ligne de points à jours.

## PAROLES D'UN CROYANT.

Du bruit de *La Mennais* mon ame importunée...

C'est par ce vers que je dois nécessairement commencer l'article dans lequel je

rends compte du livre intitulé: *Paroles d'un Croyant*; car on n'entend depuis quelques jours réentir que cette phrase dans le monde: Avez-vous lu l'ouvrage de M. de La Mennais? Du titre, on n'en dit rien; il semble que par lui-même le livre serait peu de chose, et qu'il n'a d'importance que par le nom de son auteur; si bien que, lorsque j'ai demandé l'ouvrage de M. de La Mennais, on m'a envoyé les *Paroles d'un Croyant*. Je n'ai pas d'autres garanties que la sagacité de mon libraire et le cri public; car le nom de M. de La Mennais ne se trouve ni au commencement ni à la fin de son livre, et ce livre, je ne sais trop si M. de La Mennais est content de se le voir attribué. Il n'est pas très-flatteur pour un prêtre, qui vivait à Rome aux frais de la propagande, qui a fait tout ce qu'il a pu pour être cardinal, d'être accusé de peindre le pape sous la figure d'un *vieillard, tenant d'une main un poignard et caressant de l'autre une prostituée* (l'Église), qui l'appelle mon père. Voilà M. de La Mennais transformé en ingrat et en ambitieux déçu, puisque l'Église l'a nourri et que le saint-père lui a refusé le chapeau. Que l'on se mette à la place d'un écrivain qui veut paraître animé du bien public, qui déploie une énergie foudroyante, dont la charité semble lui fournir la matière, qui s'élance dans l'arène religieuse; que l'on se mette, dis-je, à la place de cet écrivain où le premier sot venu lui dira: « Mais c'est pour votre querelle » que vous vous armez: ce sont vos affaires » que vous faites. Vous vous dites inspiré, » je le crois bien: il y va de votre fortune, de vos honneurs; on vous ôte le » pain de la main: rien n'aiguise autant » l'esprit, n'échauffe plus la bile; mais » c'est un résultat simple de votre position: vous êtes envieux et colérique, » comme nous le sommes tous quand de » semblables occasions se présentent; mais » vous n'êtes que cela. » Quand je songe que voilà ce que l'on pourrait dire à M. de La Mennais, s'il s'avouait l'auteur des



*Paroles d'un Croyant*, je trouve le monde bien malicieux. Quelle apparence d'ailleurs qu'un homme d'honneur ne signe pas son livre ? un livre comme celui-ci surtout, qui, devant amener beaucoup d'assassinats, d'incendies et de révolutions, entraîne la responsabilité de l'auteur. Je ne dis pas que l'on ait tort de tuer les rois et les riches, de mettre le feu aux palais, et de se révolter contre tous les gouvernemens ; mais je dis que ce sont de ces choses que l'on n'aime point à faire, quand on ne les a pas imaginées, sans savoir de qui on en tient le conseil. Ajoutez qu'excepté la provocation aux assassinats, aux incendies et aux révolutions qui m'a paru claire du premier coup, il y a des choses qui ne se comprennent point dans ce livre. Par exemple, le XII<sup>e</sup> chapitre me peint une assemblée de sept hommes, vêtus de pourpre et la couronne en tête, que je n'hésite point à reconnaître pour les rois de l'Europe ; mais ils boivent tous tantôt une *cranée* (le mot *verrée* serait impropre, parce que c'est un crâne qui sert de coupe), tantôt une cranée, tantôt deux de sang humain tout chaud ; or, je ne connais pas ce goût pour le sang chaud à tous les princes régnans ; et comme mon intention, à défaut de force dans les bras, est d'aider de tous mes vœux à l'anéantissement de ces anthropophages, je veux être sûr de mon fait ; et je suppose que les personnes vigoureuses qui agiront au lieu de prier ne sont pas moins désireuses que moi de savoir sur qui elles doivent tomber ; car s'il est bon de frapper en sourd, il est mauvais de frapper en aveugle.

Puis il y a quelque chose de singulier dans ce livre, si différent du premier ouvrage de M. de La Mennais ! Ce titre : *Paroles d'un Croyant*, a un air d'islamisme qui ne sied pas à un abbé français, lequel voulait être évêque avant d'avoir voulu être cardinal, comme tout le monde sait, en Bretagne et à Rome. M. de La Mennais aurait dit : *Paroles d'un Chrétien* ; car un *croyant*, on ne sait ce que c'est, tant il y

a de choses auxquelles on peut croire. Voilà le neuf, mais aussi voilà l'obscur : à qui nous adresserons-nous ?

Quel que soit l'homme qui ait écrit les *Paroles d'un Croyant*, il a reculé devant son œuvre ; car il n'a osé y apposer son nom, ni s'expliquer avec franchise ; et, en excitant au courage, il s'est montré lâche. Habile dans l'art d'arranger les mots, il l'est beaucoup moins dans celui d'ordonner ses pensées ; et la forme mystique qu'il adopte ne sert pas moins à dissimuler les erreurs de sa raison que la corruption de ses principes. L'expression est puissante, les idées plus faibles encore qu'impies, puisque l'auteur se contredit lui-même.

Combattez, hommes, buvez à votre tour dans ces coupes arrachées de la main des rois, enivrez-vous aussi de sang ; votre droit à l'injustice, à l'oppression, au carnage, est imprescriptible, et n'en usez-vous pas quand la force se déplace ? Faites-vous, peuples, des trônes d'ossements tels qu'en a vus le croyant, siégez-y à la manière des princes ; rassasiez-vous de larmes, de gémissemens, de souffrances ; mais l'anathème est porté, peuples, contre vous, comme contre les rois, et l'extermination n'engendrera que l'extermination : *l'homme ne détruira jamais le péché en soi*. Comment ne s'est-il point borné à prêcher la miséricorde, celui à qui cette vérité fut révélée ?

La Comtesse de BRADI.

M<sup>lle</sup> LORENZINA MAYER.

Il ne faut pas croire que notre titre nous oblige à tourner dans un cercle de frivolités. La mode ! c'est le commerce, l'industrie, la civilisation de l'Europe. La mode est indivisible de l'opinion, cette reine du monde, qui embrasse tous les



sujets, et arrive aux plus grands résultats, en partant souvent d'un point imperceptible. Nous n'avons pas pris l'engagement de n'instruire les femmes que des découvertes qui peuvent ajouter à leurs charmes; nous voulons aussi consigner dans ce journal, véritable chronique féminine, des faits honorables, des succès dus au travail, cette vertu qui en produit tant d'autres, et inspirer aux femmes l'amour d'une gloire qui n'a rien de commun avec celle que leur promet le saint-simonisme, dont nous n'oserions dire de mal, mais dont généralement on ne pense pas de bien: c'est de la gloire que l'on recueille par la culture des arts que nous exciterons le désir, en parlant de M<sup>lle</sup> Lorenzina Mayer qui, dimanche, a obtenu un succès si éclatant au théâtre de l'Odéon.

Née à Naples, fille d'un professeur habile, l'exécution de M<sup>lle</sup> Mayer ne laisse rien à désirer. C'est avec étonnement que l'on entend cette jeune personne tirer de la flûte les sons les plus larges, les plus soutenus, et exécuter avec une énergie, une agilité rare, toutes les difficultés écrites par les premiers maîtres. D'un mélange de force et de douceur que l'on n'avait jamais rencontré sur cet instrument, entre les mains d'une femme, naît l'expression, qui vaut à M<sup>lle</sup> Mayer les applaudissemens de tous ceux qui l'entendent. C'est dans les journaux de Milan et de Venise que l'on voit à quel point fut apprécié ce talent dès ses premiers débuts. L'*Echo*, journal de Milan du 14 novembre 1831, dit qu'elle joua *divinement* au théâtre du roi; car en Italie, l'enthousiasme ne craint point de se manifester; aussi les efforts des artistes sont-ils en rapport avec l'admiration des *dilettanti*. Mais il faut tout dire, la simplicité, la modestie de M<sup>lle</sup> Mayer sont presque aussi remarquables que son talent; elle ignore tellement l'art de se faire valoir, que c'est un vrai plaisir de lui apprendre ce qu'elle vaut: cette supériorité naïve ne lui nuira point, car elle donne à son maintien un

naturel très original dans sa profession. Dans toutes les provinces de France qu'elle a parcourue, elle a recueilli les mêmes éloges qu'en Italie; mais le concert qu'elle a donné ce printemps dans la salle *Seyrin*, et les morceaux qu'elle a joués aux théâtres du Gymnase et de l'Odéon, ont produit la preuve que le public parisien n'est point saturé de bonne musique. Jamais les doux sons de la flûte ne retentirent d'une manière plus brillante; jamais les agrémens, en *fioriture*, ne furent mieux exécutés, ni mieux sentis; et ce murmure si flatteur d'une approbation qui se contient pour ne rien perdre de ce qu'il excite, M<sup>lle</sup> Mayer l'a pu recueillir de toutes les parties de la salle.

## ALMINTI,

OU

### LE MARIAGE SACRILÈGE,

PAR M. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER \*.

Aucune des conceptions les plus bizarres de nos romanciers, aucun des désespoirs les plus féroces que nous ayons vus ou entendus, aucun des amours, des plaisirs, des douleurs qui furent décrites dans les romans qui ont paru depuis mémoire d'homme, ne peut donner une idée du héros, ni des aventures qui forment l'ouvrage de M. Lemer cier. Penser que de si singulières inventions partent d'un fauteuil académique, c'est chose inouïe! On y trouve une mort de femme, celle de la belle comtesse de Selmour, qui ressemble assez à toutes les morts; mais l'extraordinaire, le merveilleux, l'incompréhensible, c'est le désespoir de son amant, ce sont les moyens de

\* Chez Henri Dupuy, libraire.



consolation auquel il avise en faisant construire dans son parc un caveau souterrain où il dépose le corps de sa maîtresse, qu'un séjour de deux mois dans un bain chimique a rendu désormais indestructible aux attaques du tems et de l'air.

C'est ainsi que, dans le délire de ses regrets, Alminti se crée une existence en dehors de la réalité, et va chercher dans la plus extravagante vision un dédommagement inoui aux joies qu'il a perdues.

Nature, devoirs, sentimens vrais, tout chez lui est sacrifié à une passion, passion monstrueuse, effrénée, qui intervertit l'ordre de toutes les choses, fait trouver la vie dans la mort, la création dans le néant, les voluptés dans d'horribles fictions... Beaucoup d'années se passent dans ce rêve inexplicable, et Alminti, qui ne fait jamais rien de ce qui s'est fait, devient amoureux de sa fille, l'épouse avant de lui révéler dans quel inceste il l'entraîne; lorsque le secret lui est découvert, la malheureuse victime frémit à l'amour de celui qui fut son père, le maudit; et lui, ayant accompli son infâme et douloureuse carrière, expire dans les angoisses du plus cruel chagrin.

On reproche à M. Lemerrier les couleurs ardentes et crues dont il s'est servi dans la peinture des singuliers tableaux qui sèment son ouvrage. Il y fallait peut-être un style plus voilé, une teinte plus mystérieuse. Il y a dans la vie des choses que l'on excuse lorsqu'on les devine, qu'on blâme dès qu'on les entend.

FAN...

#### MORT DE RICHARD LANDER.

Lander remontait le Niger sur une chaloupe avec des marchandises pour 400 livres sterl. ; il se rendait à trois cents milles

de distance, dans une petite île qu'il avait achetée du roi de Benin, et où il avait établi un comptoir. Ils étaient déjà à cent milles, lorsqu'une décharge, presque à bout portant, tirée de derrière un taillis, tua trois hommes sur la chaloupe, et en blessa quatre autres, parmi lesquels se trouvait M. Lander. La chaloupe ayant au même moment touché terre, ils descendirent dans leur canot pour s'échapper; mais cinq ou six canots de guerre se mettaient aussitôt à leur poursuite, nourrirent pendant cinq ou six heures un feu très-vif contre eux, jusqu'à ce que la nuit les leur eût fait perdre de vue. M. Lander a dit, avant de mourir, qu'il avait reconnu les canots pour être de Bonny, de Bras et de Benin; de sorte que l'on peut croire que des négriers ou d'autres Européens se sont rendus coupables de cet odieux assassinat, et tout annonce que des négriers, craignant de perdre les avantages que leur infâme commerce leur faisait trouver sur cette côte, ont tué Lander, qui portait, la Bible à la main, la civilisation et le commerce jusqu'aux sources du Niger.

#### Album.

L'ouverture de l'Opéra-Comique a eu lieu le samedi 24 mai 1834, sous la direction de MM. Crosnier, Cerfleur et compagnie. Une nouvelle salle, une pièce nouvelle, de brillans costumes, quelques sujets peu connus, voilà les élémens que l'on offrait à la curiosité publique. Rarement elle avait été aussi bien excitée; aussi une foule immense assiégeait-elle les portes du nouveau temple décoré par les soins de MM. Desplechin et Feuchères d'une façon tout originale. Ce sont des souvenirs et des modèles de la renaissance que ces jeunes peintres se sont entourés: peintures, décorations, tout rappelle ces



tems où quelques hommes d'un véritable génie arrachaient l'art au gothique et à la barbarie. Les figures du plafond, celles des devantures sont d'un bon goût, tout est représenté en bois ; le fond des loges est d'un jaune clair qui paraît jusqu'à présent assez favorable aux toilettes des dames. Pour leur rendre le séjour du nouveau théâtre encore plus agréable, il n'est pas un corridor qui ne soit orné d'un tapis de pied. La salle de l'Opéra-Comique est enfin du meilleur goût, et a plu à tout le monde.

L'ouvrage nouveau, dont la musique est de M. Auber, et dont les paroles sont de M. Scribe, a également obtenu un grand succès, dû non seulement au charme de l'exécution, mais encore à la pompe du spectacle. Le sujet de cet ouvrage, qui a beaucoup de ressemblance avec *Bertrand et Raton*, est emprunté à l'histoire de Russie.

Lestocq était un chirurgien français, gascon de naissance, qui fut placé auprès de la princesse Élisabeth.

Après la mort de Pierre-le-Grand, dont la vie, dont les actions sont si diversement jugées, l'empire russe fut livré à tous les intrigans qui composaient la cour. De crimes en crimes, de meurtres en meurtres, on arriva à la reconnaissance du jeune Ivan au trône impérial, puis à la nomination de la duchesse de Brunswick-Lunebourg à la régence. Munich, Ostermann, Goloffkin, furent ses ministres. Ils avaient de l'habileté, mais ils ne purent résister à l'adresse de Lestocq, à l'or de l'ambassadeur de France, le marquis de la Chétardie.

Absorbée par la dévotion et l'amour, la princesse n'eût peut-être jamais songé au trône, si Lestocq ne l'y eût poussée pour ainsi dire par force. Le complot qui renversa le jeune Ivan avait été presque découvert, et pour échapper au danger qui la menaçait, Élisabeth se rendit auprès de la régente, lui fit des aveux, mais la toucha, la désarma par ses larmes.

Prévenu de l'entretien que la princesse avait eu avec la régente, Lestocq se rendit le lendemain matin chez Élisabeth. Elle était à sa toilette. Il y trouva sur la table une carte, y dessina une roue et une couronne; et, présentant cette carte à la princesse : « Point de milieu, madame, » lui dit-il, l'un est pour vous et l'autre » pour moi ! » — Avec une légère variante, M. Scribe a fait usage de l'anecdote.

Le *dramatique des situations* dans cet ouvrage est traité de manière à n'inspirer aucune terreur, comme dans *Bertrand et Raton*, le comique seul est sur la scène, le tragique est derrière le rideau. On ne fait que rire, chanter, être spirituel devant le public, tandis que la mitraille se prépare, que les poignards s'aiguisent loin de lui. M. Scribe a fait de l'art de conspirer quelque chose de tout-à-fait comme il faut, de bonne compagnie.

Grâce à sa manière d'agir, *Lestocq* est tout-à-fait une œuvre agréable à voir représenter, intéressante même, semée de mots heureux, à effet, d'incidens qui captivent l'attention, qui la charment; le poème, en un mot, a eu beaucoup de succès, et en aura probablement partout.

La musique n'en a pas moins obtenu, et elle le mérite continuellement. Si l'on y signale quelques réminiscences, on y trouve aussi nombre de morceaux d'une facture spirituelle, originale, gracieuse, toujours exécutés d'une manière fort convenable.

— Le théâtre de l'Ambigu prépare, dit-on, une pièce en cinq actes du genre le plus singulier, comédie et drame à la fois. Elle est intitulée *la Belle Flamant*, ou *la Bourse de Paris*. C'est, dit-on, un tableau qui mettra en émoi trente mille agioteurs, trompeurs ou trompés.

A propos de ce nouvel ouvrage, voici une notice assez curieuse sur cette belle Flamant, qui fut l'héroïne d'un drame bien horrible. « Annette du Treillage, née à Villers-Cotterets, épousa, à Paris, le vieux Flamant, marchand de dentelles,



et fut veuve à vingt-deux ans, avec un million de fortune. Elle avait souffert durant ce triste lien : un mari empêchait alors sa femme de sortir sans lui, et l'enfermait sous clef. Pendant le fameux système de Law, madame Flamant plaça dans la banque de cet Écossais dix mille livres tournois, qui lui valurent, au bout de deux ans, comme à tous les actionnaires, un million convertible à l'instant en terres ou en argent. Sa maison, dans la rue Quincampoix, qu'elle avait achetée quarante mille livres, fut estimée six cents. Ses garnitures de dentelles, vendues six mille livres, le furent douze et quinze mille. Louant aux agioteurs sa grande cour sous une tente, son salon et ses chambres pendant la bourse, elle gagna six cent mille livres en deux ans. C'était plus que le prix de la vente de l'édifice. Tens de folie incroyable chez tout autre peuple que les Français ! Les femmes mariées étaient soumises, mais il était permis aux veuves de se passer des fantaisies. M<sup>me</sup> Flamant vit le beau prince de Horn et fut éprise subitement, quoiqu'il fût le plus mauvais sujet de Paris. Sa fin malheureuse est le sujet du drame nouveau. Le prince de Horn endort avec de l'opium M<sup>me</sup> Flamant, dans un de ces élégans soupers si com-

muns du tems de la régence, et deux de ses complices étouffent cette dame pour lui voler une cassette qui contient un million en billets de banque. Il est condamné à être roué vif. La belle Flamant, respirant encore trois jours après le meurtre, implore la grâce d'un tel amant, que le régent lui refuse, quoique le prince de Horn fût son parent et l'allié de tous les rois de l'Europe. Après un long accès de démence, elle... On tait le dénouement : il est extraordinaire. On voit encore la maison, assez belle, de cette amante infortunée, dans la rue Quincampoix, près de celle de Venise. »

— *Clotilde*, tel est le titre fort simple d'un nouveau roman dont on a fait l'éloge. Cette publication paraît à la librairie de Fournier, en même tems qu'un nouvel ouvrage du prince Muskau, dont le titre, *Tutti Frutti*, a été traduit par de *tout un peu* ; les journaux allemands et anglais parlent beaucoup de cet ouvrage.

— *Un Remords*, tel est le titre d'un nouveau roman que vient de publier le libraire Vimont ; cet ouvrage est dû à la plume spirituelle de M<sup>me</sup> Jenny Bastide, auteur de *la Cour d'assises* et des *Contes vrais*.

*A ce Numéro est jointe la planche 1068.*

ÉDITION DE LUXE, A 50 CENT. LA LIVRAISON.

LES

## MILLE ET UNE NUITS,

SIX VOL. IN-8°, PAPIER SUPERFIN SATINÉ,

Ornés de douze Vignettes sur acier, dessinées par Giraud,

ET GRAVÉES PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS.

**SIX LIVRAISONS, FORMANT LE PREMIER VOLUME, SONT EN VENTE.**

Tous les Samedis il paraît une livraison composée de cinq feuilles de texte (80 pages),  
ou de quatre feuilles (64 pages) et une gravure.

En payant six livraisons d'avance, on recevra l'ouvrage à domicile, et les volumes brochés.

**ON SOUSCRIT A PARIS**

CHEZ BEAULÉ ET JUBIN, IMP.-LIB., RUE DU MONCEAU-SAINT-GERVAIS, N° 8,

Derrière la place de Grève.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDET-DUPRÉ, SUCCESSEUR DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS





# Modes de Paris.

5<sup>e</sup> Juin 1834.

N<sup>o</sup> 1068.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> près le passage de l'Opéra.  
*Chapeau en Pou de Soie. Robe d'Etoffe de Salambris. Canesou en Mousseline brisée.*

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34. Rathbone, Place London.

Ayuntamiento de Madrid